

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Chèque postal : Content 458-22 Paris

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 15 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 8 fr.

Les anarchistes veulent insaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à CONTENT

Pour la Rédaction du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à André COLOMER

COMÉDIE ! La Révolution en pratique L'Anarchisme en pratique

Clemenceau est aux Etats-Unis. Il y est depuis quelques jours. Cet octogénaire ne peut rester en repos ; il faut qu'il voyage. Après avoir promené il n'y a pas longtemps sa vieille carcasse dans les Indes et en Egypte, il l'exhibe à présent en Amérique.

Et dans quel but ?

Il prétend qu'il va combattre l'opinion qu'on a, en Amérique, d'une France belliqueuse, militariste, impérialiste.

Je ne sais si ce vaillant imposteur réussira à persuader à ses auditeurs que la France — il faut entendre par là ceux qui la gouvernent — n'a que des intentions pacifiques. Ce qui est certain, c'est que moins que quiconque le père du traité de Versailles a qualité pour faire triompher une telle thèse.

Il suffit de relire avec quelque attention cet odieux traité de paix pour se convaincre que son application aboutirait en fait à l'annexion de l'Allemagne et à la mise d'admettre soit que l'Allemagne consentirait à se suicider, soit qu'il lui resterait matériellement impossible de se soustraire aux conditions que lui a imposées le vainqueur, il saute aux yeux que les clauses de ce traité sont de nature à provoquer de nouveaux conflits, autant qu'elles sont incapables de favoriser entre l'Allemagne et la France un régime de paix quel que peu durable.

Il est donc à peu près certain que le sieste vieillard échouera dans la mission qu'il prétend s'être donnée.

Cet homme qui, pendant un demi-siècle, a incarné dans ce qu'elle a de plus vil la pourriture parlementaire de la démocratie française, ferait bien de se tenir coi. Il a tout à gagner à faire le mort. Il ne semble pas savoir que quatre ans se sont écoulés depuis l'armistice, que la lumière s'est faite, depuis, sur les véritables responsabilités de la guerre maudite et les conséquences de sa criminelle prolongation et que si, grises, amaigris et abrutis, les masses populaires se sentent, au lendemain de la victoire, vaillantes aux pieds de celui qu'elles avaient la honte d'appeler de gloire, elle se sent depuis dégrisée, notablement et appréciation déshabituée.

Rai sorte qu'on ne saurait dire si, actuellement, l'impopularité dans laquelle est tombé l'odieux bonhomme ne l'emporte pas sur la popularité qu'il escroqua il y a quatre ans.

La haine et le mépris que Clemenceau inspire au prolétariat sont profondes et justifiées ; de ce politicien, la classe ouvrière ne connaît que les mensonges, quand il était chef de l'opposition radicale, et que la répression et l'arbitraire, quand il détenait le pouvoir.

Les travailleurs n'ont donc rien à attendre de lui, rien à lui demander. S'ils avaient quelque chose à lui demander, ce serait d'abord, de leur f., la paix et de prendre sa retraite une fois pour toutes ; ensuite, de balayer les débris du griffon de la signature d'acquiescer le geste qui mettrait fin au supplice de notre cher Cottin.

Mais nous savons que ce « sans-entrailles » savourera jusqu'au bout le cruel plaisir de la vengeance et c'est nous, nous tous, partisans résolu de l'amnistie, qui, pour notre déshonneur, nous en faisons le garant, espérons-le — les portes de la prison qui enferme Cottin.

Autre comédie, aussi farnabulesque, que celle qui aura pour théâtre les Etats-Unis d'Amérique. La toile s'est levée sur un décor suisse : le délicieux lac Léman ; au fond, deux ou trois palais magnifiques et superbement décorés. La scène représente une vaste salle à manger où s'empilent les trois premiers d'Angleterre, de France et d'Italie, entourés de leurs seconds civils et militaires.

La table est somptueuse : mets exquis et abondants, crûs délicieux et capiteux, de quoi chasser, s'il a l'audace de se présenter, le spectre de la vie chère et de l'impôt exorbitant.

C'est ici que se tient la conférence de Lausanne et que s'affrontent et se congratulent les représentants officiels des impérialismes en compétition.

Les agences nous communiquent, sur les débits énoncés de cette conférence, les détails suivants :

« Ce matin, à 9 h. 55, M. Poincaré, accompagné de M. Bompard, de M. Altier, ambassadeur de France à Berne, et de M. Barnier, ambassadeur de France à Rome, s'est rendu à l'hôtel Beau-Rivage où étaient descendus M. Mussolini et lord Curzon.

« Les ministres alliés ont fait d'abord une visite de courtoisie de quelques minutes au président de la Confédération helvétique, M. Haab, qui demeure également à l'hôtel Beau-Rivage.

« A 11 heures, lord Curzon a retenu à déjeuner les deux Premiers français et italiens.

« A l'issue de ce déjeuner, MM. Poincaré, Mussolini et lord Curzon se sont rendus, avec les membres de leur délégation respective, dans le jardin de l'hôtel où ils se sont fait photographier.

« Ce soir, M. Poincaré offre un dîner en l'honneur des délégations britannique et italienne à la Conférence de Lausanne.

« C'est palpitant !

« La capacité d'absorption par l'oséophage d'évacuation par ailleurs, est, chez les gens-là, véritablement prodigieuse ; et les peuples qui ont l'honneur d'être représentés à ces festins pantagruéliques bi ou tri-quotidiens n'ont à se plaindre de rien puisque, dans la personne de leurs délégués, ils ont tout à gogo.

« Et nous, nous, dans ces conditions, aucune conférence n'aboutisse et que, le plus souvent possible et un peu partout, ces messieurs éprouvent le désir de remettre ça !

Troisième comédie : tout près, à deux pas, à traverser la place de la Concorde, franchissez la Seine et vous y êtes. On s'engouffre, on se menace, on se précipite, on se bouscule ; les huissiers interviennent et s'opposent au pugilat qui menace de mettre aux prises nos « Honorables ». A la tribune qu'illustra

la grande voix des Berryer, des Jules Favre, des Gambetta, des Jaures, s'agitent, congestionnés, épileptiques, des pantins qui se prennent pour des personnages.

Les farceurs ! Je voudrais que tous les niais et les idiots qui vous ont, par leurs suffrages, envoyés siéger là, assistassent à quelques séances et, surtout, visent ce qui se passe dans les coulisses, hors la vue de la galerie.

Pauvres électeurs ! Comme ils vous mépriseraient et comme ils se mépriseraient eux-mêmes, dès qu'ils auraient conscience de leur stupide crédulité !

En Amérique, comédie ! En Suisse, comédie ! En France, comédie !

Ah ! qu'il se hâte de venir, le jour où, arrachant le bandeau qui l'empêche d'apercevoir l'ignoble farce dont il est victime, le peuple comprendra qu'il ne s'agit pas de changer les acteurs, mais de les chasser tous de la scène et d'incendier le théâtre !

SEBASTIEN FAURE.

POUR L'AMNISTIE

--- A la Noël --- nous manifesterons

Nos camarades et nos lecteurs savent déjà que notre campagne pour l'Amnistie, commencée par notre manifestation sur les grands boulevards le 29 octobre dernier, continuera par une autre grande démonstration que nous préparons pour le jour de la Noël, lundi 25 décembre, toujours sur les grands boulevards.

L'Union Anarchiste entend mettre en œuvre tous ses moyens de propagande pour que les travailleurs et le public parisiens soient informés largement de ce projet qui doit rallier à lui tous ceux qui veulent imposer l'Amnistie pleine et entière.

Des tracts et des affiches seront imprimés. Une édition spéciale du Libertaire sera tirée à un nombre considérable d'exemplaires.

Aussi, faisons-nous appel au dévouement des camarades pour permettre à l'Union Anarchiste de disposer des sommes nécessaires à la préparation sérieuse de cette manifestation qui peut avoir une grosse influence sur le sort de nos camarades emprisonnés.

Notre souscription pour l'Amnistie est toujours ouverte. Que chacun fasse le maximum de sacrifices.

Adressez les fonds à H. Delecourt, 69, boulevard de Belleville, Paris.

PRESSANT APPEL

Comme toujours, en fin d'année, de nombreux abonnements arrivent à expiration. D'autres, déjà, sont expirés depuis quelque temps. C'est dire que, si chaque camarade, dont l'abonnement se trouve compris dans ceux dont nous venons de parler, avait à cœur de se réabonner, sans plus tarder, une certaine somme tomberait de ce fait dans notre caisse. Et comme, pour l'instant, nous avons un fort pressant besoin d'argent, nous ne saurions trop insister auprès de nos camarades pour qu'ils se réabonnent sans plus attendre.

Les abonnés de Paris et banlieue, Seine et Seine-et-Oise sont avertis de la fin de leur abonnement par un tampon humide appliqué sur la bande entourant le journal. Plus d'une centaine se trouvent dans ce cas.

Les abonnés de province sont avisés par lettre et circulaire, accompagnées d'un chèque postal, auquel nous leur demandons de réserver bon accueil et de nous retourner le montant de leur réabonnement. Plusieurs centaines sont dans cette situation.

Aussi, aux camarades qui ont été prévenus de la fin de leur abonnement, à plusieurs reprises, et qui ne nous ont pas encore rendu réponse, nous leur demandons de nous faire savoir s'ils sont disposés ou non à se réabonner. S'ils-ci comprennent qu'au cas où ils ne nous aviseraient pas nous leur suspensions l'expédition du Libertaire.

Malgré que nous ne soyons pas des « marchands de papier », nous ne pouvons, en effet, prolonger indéfiniment des abonnements qui n'ont point été renouvelés. Cela, à la fin, devient trop onéreux pour notre maigre budget.

Aussi, nous osons croire que notre appel ne sera pas vain et que tous les abonnements seront rapidement renouvelés.

De plus, chacun a pu se rendre compte que, ces dernières semaines, le montant de nos souscriptions hebdomadaires avait sensiblement diminué. Nos camarades n'ignorent pas, pourtant, que les souscriptions sont un puissant appoint pour la caisse d'un journal de propagande. Et la diminution des souscriptions a eu, de suite, une répercussion fâcheuse sur notre caisse. Nous rappelons donc à nos amis, à nos lecteurs qu'ils n'oublient pas plus longtemps de nous envoyer leur obole, et qu'ils organisent autour d'eux, parmi les sympathiques à notre journal, des collectes qui, alimentant abondamment notre souscription hebdomadaire, nous permettra, dans une certaine mesure, de faire face à nos obligations.

Aidez-nous donc, camarades !

REABONNEZ-VOUS ! FAITES-NOUS DES ABONNES ! ENVOYEZ-NOUS VOTRE BOLE, ORGANISEZ COLLECTES ET SOUSCRIPTIONS EN FAVEUR DE VOTRE JOURNAL !

L'ADMINISTRATEUR.

A la réunion tenue à Bienne à l'occasion du cinquantième du Congrès de Saint-Louis, le camarade Berton et moi avons exprimé des idées qui déplurent au camarade Colomer, au point de lui faire affirmer dans le Libertaire de Paris, sa certitude que ces idées sont opposées aux tendances les plus vivaces du mouvement anarchiste d'aujourd'hui et que si les camarades d'Allemagne, d'Espagne, de Russie, d'Amérique, etc., avaient été présents, ils auraient été comme lui-même, « émus et presque indignés ».

Selon moi, le camarade Colomer exagère un peu sa connaissance des tendances réelles de l'anarchisme. En tout cas, parler d'indignation, lorsqu'il s'agit d'une discussion où chacun cherche à apporter son honnête contribution à l'éclaircissement d'un but commun, est un terme pour le moins impropre. Mais il est préférable de continuer à discuter cordialement comme nous le fîmes à Bienne.

Berton saura certainement défendre ses conceptions dans le Libertaire, je le ferai dans l'Unité, Colomer dans le Libertaire. D'autres camarades interviendront, de l'Espagne, dans la discussion. Et personne ne s'indignera d'entendre que des choses auxquelles il n'avait jamais pensé.

Nous voulons faire la révolution le plus tôt possible, mettons, si profit toutes les occasions qui pourraient se présenter.

A part un petit nombre d'éducationnistes, qui croient à la possibilité d'élever la masse aux idéales anarchiques, avant que se soit opérée le changement des conditions matérielles et morales où elle vit, et remettent ainsi la révolution au temps où le monde sera capable de vivre anarchiquement, les anarchistes sont tous d'accord pour renverser dès que possible les régimes en vigueur ; ils sont même seuls à témoigner d'une volonté réelle de le faire.

D'ailleurs des révolutions se sont faites, se font et se feront encore indépendamment de la volonté et de l'action des anarchistes. Ceux-ci n'étant qu'une très petite minorité de la population et l'anarchie ne pouvant s'établir par la force, par l'imposition violente de quelques-uns, il est clair que les révolutions passées et celles d'un prochain avenir n'ont pas été et ne pourront être des révolutions anarchistes.

Il y a deux ans, la révolution était prête à éclater en Italie et nous faisions tout ce qui était en notre pouvoir pour la faire éclater, qualifiant de traitres au prolétariat les socialistes et les membres de la Confédération du Travail qui à l'occasion des mouvements contre la vie chère, des grèves de mineurs et de divers autres, nous avaient abandonnés à la discrétion de l'occupation des fabricants, brisant l'élan des masses et sauvant le branlant régime monarchique.

Qu'aurions-nous fait si la révolution avait réellement éclaté ? Que ferions-nous dans la révolution qui éclaterait demain ? Qu'ont fait, qu'auraient pu ou dû faire nos camarades dans les récentes révolutions en Russie, en Bavière, en Hongrie et ailleurs ?

Nous ne pouvons pas établir l'anarchie ou du moins défendre l'anarchie à toute une population et à tous les rapports sociaux, parce que jusqu'à présent aucune population n'est anarchiste, et nous ne pouvons non plus accepter un nouveau régime sans renoncer à nos aspirations et perdre toute raison d'être en tant qu'anarchistes. Dès lors, nous ne pouvons nous et devons-nous faire ? Tel est le problème posé à Bienne et d'un intérêt primordial à l'heure actuelle si pleine de possibilités, puisque nous pourrions nous trouver tout à coup en présence de situations telles que nous serions contraints d'agir immédiatement et sans hésitation de nous retirer de la lutte après avoir facilité la victoire de nos adversaires.

Il ne s'agissait pas de dépendre une révolution comme nous la souhaiterions, une vraie révolution anarchiste, possible si tous ou tout au moins la grande majorité des hommes habitant un territoire donné étaient anarchistes. Il s'agissait, au contraire, de chercher ce qu'il y aurait de mieux à faire en faveur de la cause anarchiste dans une révolution sociale pouvant survenir actuellement.

Les partis autoritaires ont un programme déterminé et entendent l'imposer par la force ; à cet effet, ils aspirent à s'emparer du pouvoir, peu leur importe que ce soit par des moyens légaux ou non, et transformer ainsi la société. La leur guise au moyen d'une législation nouvelle. De là provient le fait que ces partis révolutionnaires en paroles et souvent même en intentions, hésitent ensuite à faire la révolution quand l'occasion s'en présente : ils ne sont pas sûrs de l'acquiescement, même passif, de la majorité, ils n'ont pas les forces militaires suffisantes pour faire exécuter leurs ordres sur tout le territoire, manquant d'hommes compétents dévoués dans l'infinité des branches d'activité sociale... et sont ainsi amenés à remettre toujours l'action à plus tard. Jusqu'à ce que le soulèvement populaire les hisse presque malgré eux au pouvoir et ils voudraient ensuite rester indéfiniment et cherchent dans ce but à refréner, diriger, arrêter la révolution qui les a élevés.

Nous, au contraire, avons un idéal pour lequel nous combattons, que nous voudrions voir réalisé, mais nous ne croyons pas qu'un idéal de liberté, de justice, d'amour puisse être réalisé au moyen de la violence gouvernementale.

Nous ne voulons pas conquérir le pouvoir et ne voulons que personne le conquière. Si nous ne pouvons empêcher, faute de forces suffisantes, des gouvernements de se constituer et d'exister, nous tâcherons et tâcherons toujours que ces gouvernements soient et restent les plus faibles possibles, et c'est pourquoi nous sommes toujours prêts à agir lorsqu'il s'agit d'abattre ou d'affaiblir un gouvernement sans trop (je dis sans trop et non pas du tout) nous préoccuper de ce qui arrivera.

Pour nous la violence ne sert et ne saurait servir qu'à repousser la violence, et lorsqu'elle sert, au contraire, à des buts positifs, ou elle fait complètement faillite, ou elle réussit à établir l'oppression et l'exploitation des uns par les autres.

La constitution d'une société d'hommes libres et son amélioration progressive, ne peut être que le résultat de la libre évolution, et notre tâche d'anarchistes est précisément de défendre, d'assurer la liberté de l'évolution.

Abattre et concourir à abattre le pouvoir politique quel qu'il soit avec toute la séquelle de forces répressives qui le soutiennent ; empêcher ou tâcher d'empêcher la constitution de nouveaux gouvernements, de nouvelles forces répressives et en tout cas ne jamais reconnaître aucun gouvernement, et être toujours en lutte contre lui, en réclamant, et si possible en exigeant même de force, le droit de nous organiser, de vivre comme bon nous semble et d'expérimenter les forces sociales qui nous paraissent les meilleures, toujours sous réserve, bien entendu, de respecter une égale liberté chez autrui : voilà notre mission.

En dehors de cette lutte contre le joug gouvernemental qui engendre et rend possible l'exploitation capitaliste — après avoir incité et aidé la masse du peuple à s'emparer de la richesse existante et spécialement des moyens de production, après avoir été armés de la violence, de la violence et que personne ne puisse imposer sa volonté à d'autres par la violence et que personne ne puisse prendre d'autres, par la force, le produit de leur travail — nous ne pourrions plus agir qu'au moyen de la propagande et par l'exemple.

Détruire les institutions, les mécanismes, les organisations sociales existantes ? Certes, si nous ne pouvons les répressives ; mais celles-ci ne sont que peu de chose dans la complexité de la vie sociale. Police, armée, prisons, magistrature, moyens puissants pour le mal, n'exercent qu'une fonction parasitaire. Il en est tout autrement de la vie à l'humanité, et de ce qui assure la vie à l'humanité, et de ce qui détruit la vie à l'humanité, sans être remplacés par quelque chose de mieux.

L'échange des matières premières et des produits, la distribution des denrées alimentaires, les chemins de fer, les postes et tous les services publics, établis par l'Etat ou les particuliers, ont été organisés de manière à servir des intérêts monopolistiques et capitalistes, mais répondant aussi à un besoin réel de la population. Nous ne pouvons les désorganiser (et d'ailleurs la population intéressée ne le permettrait pas), à moins de les réorganiser en mieux. Et ceci ne saurait être fait en un jour, et nous ne serions pas capables actuellement de le faire. Très heureux donc si, en attendant que les anarchistes soient à même d'y pourvoir, d'autres s'en acquittent à leur place, même avec des méthodes diverses des nôtres.

La vie sociale n'admet pas d'interruption. Les gens veulent vivre le jour de la révolution, le jour d'après et tous les jours qui suivront.

Gare à nous, gare à l'avenir de nos idées, si nous devons assumer la responsabilité d'une destruction insensée, qui compromettrait la continuité de la vie !

En discutant à Bienne de ces choses, la question de l'argent vint sur le tapis, question grave entre toutes.

D'habitude, dans nos milieux, la question est résolue de façon simpliste en disant que l'argent devra être aboli. Et c'est tout. Mais s'il s'agissait d'une société anarchiste, il s'agirait d'une révolution à faire d'ici cent ans et tous les jours (en dehors de la plus tyrannique dictature ou du plus idyllique accord) imaginé jusqu'à présent par l'intelligence humaine pour régler automatiquement la production et la répartition.

Pour le moment, plutôt que de se préoccuper de l'abolition de l'argent, conviendrait-il peut-être mieux de chercher un mode pour que l'argent représente réellement l'effort utile accompli par celui qui le possède.

Mais venons-en à la pratique immédiate qui fit en réalité l'objet de la discussion de Bienne.

Imaginons que demain advienne une insurrection victorieuse. Anarchie ou non il faudra que la population continue à manger et satisfasse ses besoins primordiaux. Il faudra que les grandes villes soient approvisionnées plus ou moins comme à l'ordinaire. Si les paysans et les charretiers, etc., refusent de livrer les articles qu'ils détiennent et leurs services gratuitement, sans recevoir l'argent qu'ils ont l'habitude de considérer comme la richesse réelle, que ferons-nous ?

Les obligés par la force ? Alors, adieu anarchie, mais adieu sans aucun changement en mieux, la Russie nous l'enseigne.

Mais, répondent généralement les camarades, les paysans comprendront les avantages du communisme, ou tout au moins de l'échange direct des marchandises ?

Très bien. Mais certes pas en un jour, et les gens ne peuvent rester sans manger, pas même un jour.

Je n'entends pas proposer des solutions. J'entends plutôt attirer l'attention des camarades sur de très graves problèmes devant lesquels peut nous placer la réalité de demain.

Que les camarades nous apportent leurs lumières sur la question ; et que notre ami et camarade Colomer ne se scandalise, ni ne s'inquiète.

Si ce sont là des questions nouvelles pour lui, ce n'est pas d'un anarchiste de tant s'effarmer du nouveau.

Enrico MALATESTA.

Le nouveau ne m'effraie pas. Même quand il bouleverse tout ce que j'ai pu penser et désirer jusqu'alors, je me réjouis de l'écouler en moi, sans crainte d'affronter les rayons éblouissants de l'imprévu.

Mais je ne pense pas que ni l'opportunisme révolutionnaire, ni l'usage de l'argent soient des questions bien nouvelles et si je me suis indigné à l'égard de ces deux justes de voir des anarchistes (et non des moindres) s'encombrer d'avis vieux préjugés.

Malatesta dit : « Nous voulons faire la révolution le plus tôt possible. »

Il nous semble à la fois plus sage et plus profitable de dire : « Nous voulons faire l'Anarchie le plus tôt possible. »

Tout en ne négligeant pas la propagande anarchiste des idées qui nous permet de révéler des individualités, de susciter des volontés, de soulever les militants parmi la masse, nous ne sommes pas de ces « éducationnistes » qui se figurent pouvoir par la seule action morale rendre le monde anarchiste. L'action directe nous semble indispensable pour renverser les puissances pratiques d'autorité. C'est ainsi que nous sommes révolutionnaires. Mais nous n'entendons pas plus être révolutionnaires qu'éducationnistes. C'est-à-dire que nous ne voulons pas plus sacrifier à la « Révolution » qu'à l'« Education » cette seule vérité vivante qui nous importe : l'individu anarchiste. Education et révolution doivent servir celui-ci. Sous prétexte d'éduquer tous les hommes de la terre, je ne vais pas renoncer à la lutte et me résigner à subir tous les coups ; mon zèle éducatif ne me poussera pas jusqu'à me contenter d'énoncer des vérités à la face des oppresseurs qui me martyrisent. Pourquoi, sous prétexte de faire la révolution, irai-je sacrifier mes idées les plus chères et me résoudre à des procédés ou à des moyens qui choquent mon cœur et ma raison ?

Donc, si nous voulons faire la révolution, nous ne voulons la faire qu'en anarchistes. C'est-à-dire que nous ne considérons pas comme des mouvements révolutionnaires susceptibles de nous entraîner ceux qui auront pour but d'instaurer un régime autoritaire quel qu'il soit, fût-il républicain, fédéraliste, socialiste ou communiste.

Mais alors, nous dit Malatesta, il n'y a pas de révolution possible car l'anarchie ne peut s'établir par la force, par l'imposition violente de quelques-uns, il est clair que les révolutions passées, ET CELLES D'UN PROCHAIN AVENIR n'ont pas été et ne pourront être des révolutions anarchistes.

Voilà qui est encourageant pour les anarchistes. Mais heureusement qu'une telle affirmation est aussi gratuite que pessimiste. Contrairement à Malatesta nous pensons que l'anarchie peut se manifester par la force et qu'elle fut à l'origine de toutes les révolutions. Des politiciens ont pu en 1793 ou en 1917 endiguer les insurrections. Ils ont pu capter les sources de révolte libératrice pour en alimenter les nouvelles sociétés dont ils étaient les législateurs, mais il n'en est pas moins vrai que toute force révolutionnaire commence par être une force d'anarchie. C'est seulement le jour où, cessant d'être le mouvement spontané d'individus en révolte pour devenir l'affaire des « spécialistes » en organisation sociale, la Révolution s'arrête avec des maîtres nouveaux, avec un droit nouveau, le jour où la violence insurrectionnelle fait place à la violence publique — qu'elle cesse d'être anarchiste. Mais de ce jour-là la révolution est agonisante.

L'anarchie est donc la manifestation même de la force libératrice des individus. Pour nous l'anarchie n'est pas un idéal, une utopie, un songe, une quintessence d'abstraction. Ce n'est pas pour nous une façon de remplacer la formule républicaine « Liberté, Egalité, Fraternité » par « Liberté, justice, amour » — puis de faire de l'éducation ou de faire la révolution : n'importe quel droit nouveau, avec n'importe quels moyens — fût-ce l'argent ! Pour nous l'anarchie provient de l'individu se réalisant en idées et en actes ; elle émane du producteur-consuméteur transformant la matière et la pensée, créant pour ses besoins et pour son art, avec sa douleur et son plaisir, sa plus grande joie, animant la Vie elle-même, vainquant toutes les forces d'autorité par sa force de libération.

Nous ne pouvons pas établir l'anarchie, déclare Malatesta. Evidemment, puisque l'anarchie n'est pas un état. C'est une marche incessante en avant. Mais nous pouvons, individus anarchistes, par nos idées et par notre action, au sein d'une révolution, empêcher l'arrêt de la Révolution, rendre impossible, après la destruction d'un régime politique, l'établissement d'un nouveau pouvoir public, la création d'un droit nouveau. Quelques-uns peuvent parfaitement, usant de leur violence, l'organiser même en bande armée comme le fit Makino, permettre aux autres individus d'atteindre à l'anarchie sans qu'ils s'en doutent, produire en un mot dans le milieu révolutionnaire une telle impression que l'anarchie l'animerait tout entier — à la condition bien entendu que ces quelques-uns sachent eux-mêmes rester anarchistes, qu'ils restent légaux, qu'ils ne régularisent pas leur pouvoir, qu'ils ne créent pas leur droit, qu'ils n'établissent rien au-dessus du libre jeu des forces individuelles de pensée et d'action.

Aucune population n'est anarchiste », dit Malatesta. Sans doute sous le régime de l'autorité. Mais détruisons un peu l'autorité et nous verrons alors ce que deviendra pour les individus de cette même population le respect de l'autorité !

Dans chaque être vivant il y a un anarchiste qui sommeille. Faisons confiance à l'individu plus qu'à l'idéal. D'instinct l'individu recherche hardiment son bien-être, sa liberté. Il a la volonté de croître, la volonté de repousser toute contrainte. Seule une éducation autoritaire lui apprend le respect des lois. Si, comme Malatesta, nous ne croyons pas qu'un idéal de liberté, de justice, d'amour puisse être réalisé

au moyen de la violence gouvernementale — nous sommes cependant persuadés que la réalité des individus peut se libérer de l'autorité au moyen de la violence directe et de l'organisation directe des individus entre eux.

Ne superposez rien aux individus, pour leur permettre d'agir et de penser sans autorité — rien : ni Dieu, ni malice, ni gouvernement, ni représentant, ni dictateur, ni maître, ni prophète, ni apôtre. Ni religion, ni loi, ni idéal.

Laissez les individus pratiquer leur anarchisme. Militants anarchistes, aidons-les dans cette pratique en la pratiquant nous-mêmes. Descendons des nuages dangereux de l'idéal jusqu'aux saines expériences de la vie quotidienne. Voici des hommes au travail. Voici des producteurs. Dans l'atelier, dans l'usine, ils luttent contre le patronat. Comme eux nous y subissons la farniente lutte de classes. Là nous pouvons faire de l'anarchisme en pratique, un anarchisme qui n'aura pas seulement pour but d'« abattre ou d'affaiblir un gouvernement », mais d'assurer le fait producteur et consommateur de l'individu sur les ruines de toute forme d'Etat, de toute sorte de « droit ». Et ainsi nous préparons nous beaucoup de ce qui arrivera, car ce qui importe ce sont les réalisations et non les intentions, les actions et non les principes. Nous luttons pour vivre notre vie anarchiste et non pour assurer le triomphe d'un idéal. Nous ne voulons pas être des utopistes qui l'on admiré tant en les réalisant ou en les persécutant. Nous travaillons pas seulement pour la postérité mais pour nous-mêmes. Notre lutte ne peut se résigner à n'être qu'une forme vaine d'opposition à un gouvernement. Elle est à la fois plus haute et plus pratique. Elle ne s'abaisse pas aussi méprisamment sur le terrain politique. Elle s'intensifie et s'étend à toute la vie du travail.

Si la violence devait seulement nous servir à repousser la violence, si nous ne devions pas lui assigner des buts positifs, autant vaudrait renoncer à participer en anarchistes au mouvement social, autant vaudrait se livrer à sa besogne d'éducationniste, ou se rallier aux principes autoritaires d'une période transitoire. Car je ne confonds par la violence anarchiste avec la force publique. La violence anarchiste ne se justifie pas par un droit ; elle ne crée pas de lois ; elle ne condamne pas juridiquement ; elle n'a pas de représentants réguliers ; elle n'est exercée ni par des agents ni par des commissaires, fusent-ils du peuple ; elle ne se fait respecter ni dans des écoles ni par des tribunaux ; elle ne s'établit pas, elle se déchaine ; elle n'arrête pas la Révolution, elle la fait marcher sans cesse ; elle ne défend pas la Société contre les attaques de l'individu ; elle est l'acte de l'individu affirmant sa volonté de vivre dans le bien-être et dans la liberté.

L'occupation des usines et des champs, la prise de possession des moyens de production, n'est-ce pas là un but positif et n'est-ce pas par l'exercice de la violence que les travailleurs peuvent y parvenir ? Malatesta est bien content de la reconquête de l'anarchie, mais une Révolution. Mais pour être en paix avec son idéal et pour conserver le bon droit de son côté, il veut distinguer entre une violence défensive et une violence offensive, une violence qui capote devant la morale et une violence immorale. C'est avec de tels préjugés que les anarchistes finissent toujours par être vaincus dans les batailles sociales. La morale, le droit, ce qu'il faut faire, ce qu'il ne faut pas faire, le péché, le défendu, tout cela ne fut créé par les autorités, eux-mêmes qu'afin de justifier leur force oppressive et de mettre un frein à la violence des individus. « Tu ne voleras point, tu ne tueras point, parce que tu n'en as pas le droit ». Mais il suffira que la Société te concède le droit de tuer, de voler, de assassiner et de voler devient permis. Le droit n'est que la reconnaissance par un pouvoir autoritaire d'un fait jugé utile par ce pouvoir même à la permanence de son principe d'autorité.

Les anarchistes ne se reconnaissent pas plus de droits qu'ils n'en accordent aux autres. Les faits qu'ils accomplissent comme ceux qu'ils voient accomplir autour d'eux, ils les jugent bons — mais ils les examinent librement à la lueur de leur conscience propre. Les anarchistes ne déterminent pas, par des lois fixées, la vie sociale des individus. Ils veulent laisser aux individus, avec le soin de déterminer eux-mêmes les conditions de leur production et de leur consommation, la joie de vivre sans contraintes, morales. Mais les Anarchistes ne restent pas dans les nuages ; ils ne se contentent pas non plus dans des laboratoires de sociologie. Les Anarchistes vivent leur vie d'individus. Ils participent à la lutte pour la vie ; ils s'efforcent non seulement de défendre, d'assurer la liberté de l'évolution, mais d'être aussi les réalisateurs, les acteurs de cette évolution. Et ainsi deviendront-ils, sans doute, employer la violence à des buts positifs, aux buts les plus positifs qu'il soit, ceux que chaque être humain trouve en soi-même : le besoin de produire et le besoin de consommer, le besoin de créer et le besoin de détruire. L'Anarchiste, en cela, n'affirme qu'une seule violence : celle de l'individualité humaine contre toutes les formes d'autorité, celle de la Vie contre toutes les forces de mort.

Reste la question de l'Argent. Au lieu de passer pour des « simplistes », nous nous enfonçons guère d'un tel sujet. Car il s'agit bien pour nous de chercher les moyens de vivre en anarchie et non de nous attacher aux vieux procédés qui permettent de pâtir sous un régime d'autorité. Il s'agit aussi pour nous d'une révolution que nous voulons réaliser nous-mêmes en anarchistes. S'il en était autrement, nous ne critiquerions ni les bolche-

vistes pour leur période transitoire, ni les socialistes réformistes pour leur évolutionisme républicain et nous essaierions, en effet, d'accommoder à une sauce idéaliste anarchiste les vieux trucs de gouvernement — l'argent y compris.

L'argent est, selon Malatesta, le seul moyen imaginaire jusqu'à présent par lequel l'intelligence humaine peut RÉGLER AUTOMATIQUEMENT la production et la répartition. C'est possible, mais il est certain aussi qu'un Anarchiste ne peut pas vouloir RÉGLER AUTOMATIQUEMENT la production et la répartition — car pour régler automatiquement il faut une autorité régulatrice : un gouvernement. Dans l'Anarchie, c'est l'individu qui détermine la production et la consommation relativement à ses besoins et à ses capacités. Anarchistes, nous en voulons justement au régime automatique, source de toutes les injustices et de toutes les misères ; c'est le régime automatique que nous voulons détruire, supprimer. Pour le remplacer par quoi ? demande Malatesta. Hélas ! il nous faut de la peine de voir sur les lèvres du vieux militant de l'Anarchie la même question que nous trouvons dans la gueule des bourgeois, des communistes autoritaires et des politiciens de tout acabit.

Par quoi remplaçons-nous le régime de la Finance ? Par l'organisation des travailleurs sur le champ même de la production : par les travailleurs eux-mêmes.

L'argent crée un droit : le droit de consommation, fait le même sans produire ; le droit de conserver ce qu'on ne consomme pas ; le droit de s'acquiescer des marchandises dont on ne se sert pas ; le droit d'immobiliser les produits. L'argent permet au propriétaire de déclarer : « Ceci est ma propriété, tu n'y touches pas ». Le propriétaire, souvent, n'y touche plus. Il n'est qu'un nœud gordien, grâce auquel on peut lui le droit de l'argent.

Au droit de propriété que représente la monnaie garantie par une autorité sociale, anarchistes, nous opposons le fait de production et le fait de consommation. Les individus qui produisent organisent leur production entre eux et répartisissent les produits de leur effort quotidien. La prise en compte, envisagée sous le jour d'une syndicalisation libertaire, n'est plus une utopie — mais le meilleur moyen imaginé jusqu'à présent par l'intelligence anarchiste pour permettre à la production et à la répartition de s'effectuer selon les capacités et d'après les besoins de chaque individu.

Mais « si certaines catégories de travailleurs, les paysans, par exemple, refusent de livrer les articles qu'ils détiennent et leurs services gratuitement, sans recevoir l'argent qu'ils ont l'habitude de considérer comme la richesse réelle, que ferons-nous ? »

D'abord, permettez-nous de douter de l'acharnement des paysans à vouloir d'une monnaie qui ne sera plus garantie par un pouvoir d'un autre genre qui n'aura plus cours. Quand ceux-ci se seront rendu compte qu'ils peuvent se procurer des vêtements, des chaussures, des instruments de travail et tout le reste de la vie, sans user de l'argent, ils se moqueront bien de votre argent.

Mais admettons cet entêtement sauvage chez certains. Que ferons-nous ? Nous ne nous comporterons pas différemment à l'égard de ces « capitalistes » qu'à l'égard de ceux de la ville. Le paysan qui s'acharne à défendre son capital et qui, se refusant à prendre sa part de la livre vie que nous choisissons, nous prive de certains biens indispensables à cette vie, est aux yeux du révolutionnaire anarchiste une force de réaction, une puissance d'autorité absolue, identique à celle d'un politicien ou d'un patron d'industrie, d'un fils ou d'un contre-maître fidèles au gouvernement d'exploitation.

Il nous faudra, en cette circonstance, comme dans les autres, user sans scrupule de la violence — sans que nous disions pour cela adieu à l'Anarchie. Bien au contraire, cela sera notre volonté antiautoritaire qui s'affirmera ainsi en un fait sans généralisation. Nous resterons sur le terrain de la lutte économique, ce ne sera qu'un incident de la bataille pour la vie libertaire des individus, un acte de révolution.

Tandis que l'argent, né de l'autorité, crée l'autorité. L'argent est un système légal. Celui qui use de l'argent doit garantir, préserver la valeur de la monnaie qu'il emploie. En le donnant l'argent qui exige de moi, paysan capitaliste, je ne ferai pas de révolution, je serai le maître des banques pour s'emparer de l'argent et pour le faire circuler, que renforce en loi la confiance dans l'argent, que me rend, pour flatter la marotte, esclavagisme de l'argent. Je deviendrai un gardien de l'argent, un prêteur de l'argent. J'aurai constitué un gouvernement. Je ne serai plus anarchiste.

A l'usage de l'argent, qui maintient le droit de propriété, nous préférons l'usage de la violence qui assure en fait la possession des objets indispensables à la vie.

Pour ne pas à aucune fausse interprétation, je veux préciser que je parle ici pour une période révolutionnaire dans laquelle les anarchistes auraient l'initiative et la direction du mouvement social. Dans tout autre cas, soit comme aujourd'hui en France ou en Italie dans une période pré-révolutionnaire, soit comme en Russie dans une « Révolution » dominée par un parti politique, il est bien entendu que pour vivre nous sommes bien contraints, quoique anarchistes, d'user de l'argent ou de tout autre moyen qui nous impose par les autorités pour régler automatiquement la production et la répartition. Nous n'avons pas ici la responsabilité de tels moyens. Nous ne sommes pas les organisateurs. Et de tous nos efforts nous nous employons pour ruiner, ronger, faire exploser le régime qui vit par de tels procédés.

Nous serions donc mal venus de songer à notre tour, à user des mêmes artifices légaux, d'instaurer les mêmes systèmes d'exploitation, dont souffrent les individus dans la société présente, après avoir mis à profit toutes les occasions qui pouvaient se présenter pour faire la Révolution, après avoir plongé les hommes et nous être plongés nous-mêmes dans les affres, les tourments et les supplices d'un bouleversement révolutionnaire.

S'il en était ainsi nous serions semblables aux prêtres de ces religions qui ne font renoncer leurs fidèles aux biens de ce monde que pour les plonger après la mort dans un rigoureux enfer ou un stupide purgatoire, le Ciel n'étant jamais réservé qu'aux prêtres eux-mêmes.

André COLOMER.

NOTRE TOURNEE DE PROPAGANDE DANS LE SUD

André Colomer vient de terminer sa tournée de propagande dans le Sud de la France. Il en donnera un compte rendu détaillé dans le prochain numéro du « Libertaire ». Mais dès aujourd'hui il tient à déclarer sa satisfaction des résultats obtenus et à envoyer ses remerciements et ceux de l'Union Anarchiste à tous les militants qui se sont dévoués pour assurer le plein succès de cette tournée.

L'AGRICULTURE

TROISIÈME ET QUATRIÈME CHAPITRES

Nous avons vu, comment les trois millions et demi d'habitants des deux départements (Seine et Seine-et-Oise) trouvaient amplement le pain nécessaire, rien qu'en cultivant un tiers de leur territoire. Passons maintenant au bétail.

Les Anglais, qui mangent beaucoup de viande, en consomment une quantité moyenne un peu moindre de 100 kilogrammes par personne adulte et par an : en supposant que toutes les viandes consommées soient du bœuf, cela fait un peu moins d'un tiers de bœuf, un bœuf par an pour cinq personnes (y compris les enfants) est déjà une ration suffisante. Pour 3 millions et demi d'habitants cela ferait une consommation annuelle de 700.000 têtes de bœuf.

Eh bien, aujourd'hui, avec le système de pacage, il faut avoir, au bas mot, 2 millions d'hectares pour nourrir 660.000 têtes de bœuf.

Cependant, avec des prairies très modestement arrosées au moyen d'eau de source (comme on en a été récemment sur des milliers d'hectares dans le Sud-Ouest de la France), 500.000 hectares suffisent déjà. Mais si l'on pratique la culture intensive, en faisant pousser la betterave comme nourriture, il ne faut plus qu'un quart de cet espace, c'est-à-dire 125.000 hectares. Et quand on a recours au maïs et que l'on fait de l'ensilage comme les Arabes, on obtient tout le fourrage nécessaire sur une surface de 88.000 hectares.

Aux environs de Milan, où l'on utilise les eaux d'épuration pour irriguer les prairies, on obtient sur une surface de 9.000 hectares arrosés, la nourriture de 4 à 6 bêtes à cornes par hectare ; et sur quelques lopins favorisés, on a récolté jusqu'à 45 tonnes de foin sec à l'hectare, ce qui fait la nourriture annuelle de 9 vaches à lait. Trois hectares par tête de bœuf en pacage et neuf bœufs ou vaches sur un hectare, — voilà les extrêmes de l'agriculture moderne.

Dans l'île de Guernesey, sur un total de 4.000 hectares utilisés, près de la moitié (1.900 hectares) sont couverts de céréales et de potagers, et 2.100 seulement restent pour les prés ; sur 2.100 hectares on nourrit 1.480 chevaux, 7.260 têtes de bœuf, 900 moutons et 4.200 cochons, ce qui fait plus de 3 têtes de bœuf par hectare, sans compter les chevaux, les moutons et les porcs. Inutile d'ajouter que la fertilité du sol est faite par les amendements de varechs et d'engrais chimiques.

Revenant à nos trois millions et demi d'habitants de l'agglomération de Paris, on voit que la surface nécessaire à l'élevage du bœuf descend de deux millions d'hectares à 88.000. Eh bien, ne nous arrêtons pas aux chiffres les plus bas ; prenons ceux de la culture intensive ordinaire ; ajoutons largement le terrain nécessaire au menu bœuf qui doit remplacer une partie des bêtes à cornes, et donnons 160.000 hectares à l'élevage du bœuf, — 200.000 si l'on veut, sur les 410.000 hectares qui nous restent, après avoir pourvu au pain nécessaire à la population.

Soyons généreux et mettons cinq millions de journées pour mettre cet espace en production.

Donc, après avoir employé dans le courant de l'année, vingt millions de journées de travail, dont la moitié pour des améliorations permanentes, nous aurons le pain et la viande assurés, non compris toute la viande supplémentaire que l'on peut obtenir sous forme de volailles, de cochons engraisés, de lapins, etc., sans compter que une population pourvue d'excellents légumes et de fruits consommant beaucoup moins de viande que l'Anglais, qui supplée par la nourriture animale à la pauvreté de son menu végétal. Cependant vingt millions de journées de 5 heures, combien cela fait-il par habitant ?

— Bien peu de chose en réalité. — Une population de 3 millions et demi doit avoir, pour le moins 1.200.000 hommes adultes capables de travailler, et autant de femmes. Eh bien, pour assurer le pain et la viande à tout, il ne faudrait donc pas plus de 17 journées de travail par an, pour les hommes seulement. Ajoutez encore trois millions de journées pour avoir le lait. Ajoutez encore autant ! le tout n'atteint pas 25 journées de 5 heures — simple affaire de s'occuper un peu dans les champs — pour avoir ces trois produits principaux : pain, viande et lait ; ces trois produits qui, après le logement, forment la préoccupation principale, quotidienne, des neuf dixièmes de l'humanité.

Et cependant, — ne nous lassons pas de le répéter — nous n'avons pas fait du roman. Nous avons raconté ce qui est, ce qui se fait déjà sur de vastes proportions, ce qui a obtenu la sanction de l'expérience en grand. L'agriculture pourrait dès demain être réorganisée, si les lois de la propriété et l'ignorance générale ne s'y opposaient.

Le jour où Paris aura compris que savoir ce qu'on mange et comment on le produit est une question d'intérêt public ; le jour où tout le monde aura compris que cette question est infiniment plus importante que les débats du parlement ou du conseil municipal, — ce jour-là la Révolution sera faite. Paris saisira les terres des deux départements, et les cultivera. Et alors, après avoir donné pendant toute sa vie un tiers de son existence pour acheter une nourriture insuffisante et mauvaise, le Parisien la produira lui-même, sous ses mains, dans les enclos des forts (s'ils existent encore), en quelques heures d'un travail sain et attrayant.

Et maintenant, passons aux fruits et aux légumes. Sortons de Paris et allons visiter un de ces établissements de la culture maraîchère qui font, à quelques kilomètres des académies, des prodiges ignorés par les savants économistes. Arrêtons-nous, par exemple, chez M. Ponce, l'auteur d'un ouvrage sur la culture maraîchère, qui ne fait pas secret de ce que la terre lui rapporte et qui l'a raconté tout au long.

M. Ponce, et surtout ses ouvriers, travaillent comme des nègres. Ils sont huit à cultiver un peu plus d'un hectare (onze dixièmes). Ils travaillent certainement douze et quinze heures par jour, c'est-à-dire trois fois plus qu'il ne faut. Ils seraient vingt-quatre, qu'ils ne seraient pas trop. A quoi M. Ponce nous répondra probablement que, puisqu'il paie la somme effrayante de 2.500 fr. par an de rente et d'impôts pour ses 11.000 mètres carrés de terrain, et 2.500 francs pour le fumier acheté dans les casernes, il est forcé de faire de l'exploitation. « Exploite, l'exploite à mon tour », serait probablement sa réponse. Son installation lui a coûté 30.000 francs, sur lesquels certains éléments plus de la moitié en tribut aux barons fainéants de l'industrie. En somme,

son installation ne représente pas plus de 3.000 journées de travail, — probablement beaucoup moins.

Mais voyons ses récoltes : 10.000 kilos de carottes, 10.000 kilos d'oignons, de radis et autres petits légumes, 6.000 têtes de choux, 3.000 choux-fleurs, 5.000 paniers de tomates, 3.000 douzaines de fruits choisis, 154.000 salades, bref, un total de 125.000 kilos de légumes et de fruits sur un hectare et un dixième — sur 110 mètres de long et 100 mètres de large. Ce qui fait plus de 110 tonnes de légumes à l'hectare.

Mais un homme ne mange pas plus de 300 kilos de légumes et de fruits par an, et l'hectare d'un maraîcher donne assez de légumes et de fruits pour servir richement la table de 350 adultes durant toute l'année. Ainsi 24 personnes, s'employant toute l'année à cultiver un hectare de terre mais n'y donnant plus que cinq heures par jour, produiraient assez de légumes et de fruits pour 350 adultes, ce qui équivaut, au moins, à 500 individus.

Autrement dit, en cultivant comme M. Ponce, — et ses résultats sont déjà dépassés, — 350 adultes devraient donner chacun un peu plus de 100 heures par année (103) pour procurer les légumes et les fruits nécessaires à 500 personnes.

Remarquons qu'une production pareille n'est pas l'exception. Elle se fait sous les murs de Paris, sur une surface de 900 hectares, par 5.000 maraîchers. Seulement, ces maraîchers sont réduits à l'état de bêtes de somme, pour payer une rente moyenne de deux mille francs par hectare.

Mais ces faits, que chacun peut vérifier, ne prouvent-ils pas que 7.000 hectares (sur les 210.000 qui nous restent) suffiraient pour donner tous les légumes possibles, ainsi qu'une bonne provision de fruits, aux trois millions et demi d'habitants de nos deux départements ?

Quant à la quantité de travail nécessaire pour produire ces fruits et ces légumes, elle atteindrait le chiffre de 30 millions de journées de cinq heures (une cinquantaine de journées par adulte mâle) ; si nous prenons pour mesure le travail des maraîchers, nous allons voir tout à l'heure que cette quantité se réduit si l'on a recours aux procédés déjà en vogue à Jersey et à Guernesey. Nous rappellerons seulement que le maraîcher n'est forcé de tant travailler que parce qu'il produit surtout des primeurs, dont le prix élevé sert à payer des baux fabuleux, et que ses procédés mêmes réclament plus de travail qu'il n'en faut en réalité. N'ayant pas les moyens de faire de fortes dépenses pour son installation, obligé de payer très cher le verre, le bois, le fer et la houille, il a demandé au fumier la chaleur artificielle que l'on peut avoir à moins de frais par la houille et la serre chaude.

Les maraîchers, disons-nous, sont contraints de se réduire à l'état de machines et de renoncer à toutes les joies de la vie pour obtenir leurs récoltes fabuleuses. Mais ces rudes piocheries ont rendu à l'humanité un immense service en nous apprenant que l'on fait le sol.

Il se font, eux, avec les couches de fumier qui ont déjà servi à donner aux jeunes plantes et aux primeurs la chaleur nécessaire. Ils font le sol en si grandes quantités que chaque année ils sont forcés de le revendre en partie. Sans cela, leurs jardins s'ensaisieraient chaque année de 2 à 3 centimètres. Ils le font si bien que (c'est Barral, dans le Dictionnaire d'agriculture, à l'article Maraîchers, qui nous l'apprend), dans les champs récents, le maraîcher stipule qu'il emportera son sol avec lui, lorsqu'il abandonnera la parcelle qu'il cultive. Le sol emporté sur des chars, avec les meubles et les chasses — voilà la réponse que les cultivateurs pratiquent quand on leur demande d'un Ricardo, qui représenterait la rente comme un moyen d'égaliser les avantages naturels du sol. « Le sol vaut ce que vaut l'homme » — telle est la devise des jardiniers.

Et cependant, les maraîchers parisiens et rouennais se fatiguent trois fois plus que leurs frères de Guernesey et d'Angleterre pour obtenir les mêmes résultats. Appliquons l'industrie à l'agriculture, en plus du sol, ceux-ci ont le climat.

En effet, toute la culture maraîchère est basée sur ces deux principes. 1° Semer sous châssis, élever les jeunes plantes dans un sol riche, sur un espace limité, où l'on puisse les bien soigner et les repiquer plus tard, quand elles auront bien développé le cheveu de leurs racines. Faire, en un mot, ce que l'on fait pour les animaux : leur donner des soins dans leur jeune âge.

2° Pour mûrir les récoltes de bonne heure, chauffer le sol et l'air, en couvrant les plantes de châssis ou de cloches et en produisant dans le sol une forte chaleur par la fermentation du fumier.

Repiquage, et température plus élevée que celle de l'air, — voilà l'essence de la culture maraîchère, une fois que le sol a été fait artificiellement.

Ainsi que nous l'avons vu, la première de ces deux conditions est déjà mise en pratique et demande seulement quelques perfectionnements de détail. Et pour réaliser la seconde il s'agit de chauffer l'air et la terre en remplaçant le fumier par l'eau chaude circulant dans des tuyaux de fonte, soit dans le sol sous des châssis, soit à l'intérieur des serres chaudes.

C'est ce que l'on fait déjà. Le maraîcher parisien demande déjà au thermo-syphon la chaleur qu'il demandait jadis au fumier. Et le jardinier anglais bâtit la serre chaude.

Jadis la serre chaude était le luxe du riche. On la réservait aux plantes exotiques ou d'agrément. Mais aujourd'hui elle se vulgarise. Des hectares entiers sont couverts de verre dans les îles de Jersey et de Guernesey, sans compter les milliers de petites serres chaudes que l'on voit à Guernesey dans chaque ferme, dans chaque jardin. Aux environs de Londres on commence à couvrir de verre des champs entiers, et des milliers de petites serres chaudes s'installent chaque année dans les faubourgs.

On en fait de toutes qualités, depuis la serre aux murs de granit, jusqu'au modeste abri clôturé en planches de sapin et à toiture de verre, qui, malgré toutes les sautes de température, ne coûte pas plus de 4 à 5 francs le mètre carré. On les chauffe ou on ne les chauffe pas du tout (l'abri seul suffit, tant qu'on ne vise pas à produire des primeurs) ; et on y fait pousser, — non plus des raisins, ni des fleurs tropicales, — mais

des pommes de terre, des carottes, des pois ou des fèves.

On s'émancipe ainsi du climat. On se dispense du travail laborieux des couches ; on n'achète plus d'amas de fumier, dont les prix montent en proportion de la demande croissante ; et l'on supprime en partie le travail humain : sept ou huit hommes suffisent pour cultiver l'hectare sous verre et pour obtenir les mêmes résultats que chez M. Ponce. A Jersey, sept hommes, travaillant moins de 60 heures par semaine, obtiennent sur des espaces infiniment petits, des récoltes qui jadis demandaient des hectares de terrain.

On pourrait donner des détails frappants à ce sujet. Bornons-nous à un seul exemple. A Jersey, 34 hommes de peine et un jardinier, cultivant un peu plus de 4 hectares sous verre (mettons 70 hommes qui ne donneraient à cela que 5 heures par jour) obtiennent d'année en année les récoltes suivantes : 25.000 kilos de raisins coupés dès le 1^{er} mai, 80.000 kilos de tomates, 30.000 kilos de pommes de terre en avril, 6.000 kilos de pois et 2.000 kilos de fèves coupés en mai — soit 143.000 kilos de fruits et de légumes, sans compter une deuxième récolte, très forte, de certaines serres, ni une immense serre d'agrément, ni les récoltes de toutes sortes de petites cultures en pleine terre, entre les serres chaudes.

Cent quarante-trois tonnes de fruits et primeurs ! de quoi nourrir largement plus de 1.500 personnes, durant toute l'année. Et cela ne demande que 21.000 journées de travail, — soit 210 heures par an pour la moitié seulement mille des adultes.

Ajoutez l'extraction de 1.000 tonnes environ de charbon (c'est ce que l'on brûle par an dans ces serres, pour chauffer 4 hectares) et l'extraction moyenne étant en Angleterre de 3 tonnes par journée de dix heures et par ouvrier, cela fait un travail supplémentaire de six à sept heures par an pour chacun des cinq cents adultes.

Somme toute, si la moitié seulement des adultes donnait une cinquantaine de demi-journées par an à la culture des fruits et des légumes hors saison, tous pourraient manger toute l'année des fruits et des légumes de luxe en satiété, quand bien même on ne les obtiendrait qu'en serre chaude. Et ils auraient, en même temps, comme deuxième récolte dans les mêmes serres, la plupart des légumes ordinaires qui, dans les établissements comme celui de M. Ponce, demandent, nous l'avons vu, cinquante journées de travail.

Nous venons de voir la culture de luxe. Mais nous avons déjà dit que la tendance actuelle est de faire de la serre chaude un simple potager sous verre. Et quand on l'applique à cet usage, on obtient avec des abris de verre extrêmement simples, chauffés légèrement pendant trois mois, des récoltes fabuleuses de légumes : par exemple, 450 hectolitres de pommes de terre à l'hectare, comme première récolte à la fin d'avril. Après quoi, ayant amendé le sol, on fait pousser de nouvelles récoltes, de mai à fin octobre, dans une température presque tropicale, due à l'abri du verre.

Aujourd'hui pour obtenir 450 hectolitres de pommes de terre, il faut labourer chaque année une surface de 20 hectares, ou plus, planter et plus tard rechauffer les plants, arracher les mauvaises herbes à la houe ; et ainsi de suite. On sait ce que cela demande de peine. Avec l'abri de verre, on emploiera, peut-être, pour commencer, une demi-journée de travail par mètre carré. Mais, cette première besogne accomplie, on économisera la moitié, sinon les trois quarts du travail à venir.

Voilà des faits, voilà des résultats obtenus, vérifiés, bien connus, dont chacun peut se persuader en visitant les cultures. Et ces faits, ne sont-ils pas déjà suffisants pour donner une idée de ce que l'homme peut obtenir du sol si le traite avec intelligence ? (A suivre.)

Pierre KROPOTKINE.

Toujours la Répression

A Marseille, Vidal,

Viaud et Leroux condamnés

Pour le beau poème A Collin, paru ici même et reproduit dans Terre Libre, nos camarades Vidal, Viaud et Le Roux furent poursuivis.

Le poète Georges Vidal, auteur des strophes, dont prochainement comparaiture, pour le même fait, devant la 11^e Chambre correctionnelle de Paris. Le Tribunal de Marseille s'est déjà prononcé : malgré la belle plaidoirie de M^e Laslaurie, l'a condamné, ainsi que Viaud et Le Roux, à deux mois de prison et 100 francs d'amende.

Ainsi protégé-t-on les poètes et les nourrit-on aux frais de l'Etat, dans la plus athénienne des républiques !

En Italie Fasciste

Luigi Galliani est condamné

Poursuivi, avec son journal Cronaca Sovversiva, le bon militant Luigi Galliani est passé, dernièrement, devant la Cour d'assises de Turin. Il était accusé de provocation de militaires à la révolte et d'apologie de militaires, par un article dans lequel il déclarait aux soldats italiens :

« Puisque vous vous êtes battus pendant trois ans, puisque vous avez laissé mourir ou mutiler un million et demi d'hommes pour la patrie ou pour la plus grande puissance de votre nation, si, demain, vous trouvez l'aventurier qui voudrait vous entraîner dans une nouvelle guerre, vous ne devez pas vous battre pour lui ; battez-vous pour vous... Quand la révolution frappera aux portes des casernes, les soldats comprendront que l'heure est sonnée de lutter enfin pour leur propre émancipation. »

Pour avoir exprimé sa pensée, qui est celle de tous les révolutionnaires de tous les pays, notre camarade Luigi Galliani s'est vu infliger la peine de quarante mois de prison.

Sous la terreur du Fascio, les bourgeois de Turin ont jugé suivant leur conscience... de classe.

Mussolini doit être satisfait.

La Mort d'un Militant

Pascal Ferdinand, de Dumlo-Pa (Amérique du Nord), vient de mourir. C'est un vaillant camarade qui disparaît. Sa mort nous attriste et attristera ceux qui l'ont connu et pour lesquels nous annonçons cette mauvaise nouvelle.

Avis important

L'impression des bandes, pour l'expédition du journal à nos abonnés, nécessitant certains frais, nous rappelons que chaque changement d'adresse doit être accompagné d'un franc pour la réimpression de nouvelles bandes. Qu'on en prenne bonne note.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

IMAGES LYRIQUES

Ah ! la joie de quitter un moment la nausée pourritrice qui voudrait nous submerger : les drapaux pisseux du onze novembre, les pochards dégueulants patriotiquement leur trop-plein de cressonade, les combattants, qui s'accroissent devant les généraux et ne volaient pas quelques nouveaux atouts sur le coin de la gueule, les écrivains combattants — ô raffinement ! — glorieux de leurs blessures, de leurs citations, déposant un stylographe au pied du Poilu inconnu avec quelques brochettes d'alexandrins, voire des poèmes cubistes. J'en oublie...

Bref, de quoi vous fiche une insurmontable envie de dormir. N'était-ce tout de même quelques raisons d'espérer, quelques beaux livres, oasis en l'infatigable marée de la littérature stipendiée, quelques hommes, îlots superbes en la toujours montante cohue des veules, des lâches, des accroupis, des affalés.

Je viens de savourer un délicieux livre de Léon Werth : Dix-neuf ans. Mais Werth m'excuse de remettre à plus tard une analyse détaillée de son bouquin. Je veux aujourd'hui vous entretenir de ce que j'ai vu de long temps, mais le temps ! — des poèmes de J.-P. Samson, réunis sous ce titre : IMAGES LYRIQUES (1).

Vous parler de l'auteur encore bien plus que de ses poèmes.

Je ne connais point personnellement Jean-Paul Samson. J'imagine que nous pourrions différencier d'avis sur bien des points, avoir des conceptions littéraires, philosophiques, sociales, tour à tour convergentes ou divergentes. Il n'importe. Je ressens pour lui la plus fraternelle estime, la plus cordiale sympathie. Estime, sympathie, quelque peu teintées d'admiration. Car Samson, devant la guerre sur voir son devoir, surtout il sur l'accomplir. Et maintenant encore il souffre pour ses idées. Voilà qui est singulièrement émouvant et devrait nous remplir de honte, et secouer notre coupable inertie, à nous qui avons marché, qui ne confesserons jamais assez haut notre lâcheté et notre faiblesse, de quelques sophismes verbeux que nous puissions entourer cela, essayer de l'excuser, de le légitimer.

Samson est d'origine bourgeoise. Mais, dès avant la guerre, ce jeune bourgeois qui continuait ses études, adhérait à la jeunesse socialiste du 18^e, puis au groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires. Quand tant de jeunes ouvriers ne fréquentent que le bistrot, le café-concert ou le bordel ! Vint la guerre. Samson ne crut pas à la Croisade du Droit, de la Liberté, de la Civilisation et autres foutaises. Il s'efforça de propager son point de vue, luttant contre tous les vieux bonzes, tous les hommes en place, accrochés à leur place, cramponnés à l'erreur infâme mais qui rapporte, comme le marlou à sa femelle gangrenée.

Le conseil de réforme finit par juger bon ce faible jeune homme. Il eût pu obtenir, grâce à des relations de famille, une place de tout repos à l'Ecole Militaire, à Paris. Mais il ne voulait faire aucune concession à la guerre. Et il s'en fut, au delà des frontières d'un pays, qui ne pouvait comprendre ce geste hautement idéaliste. Car Samson ne déserta point par frousse : ce ne furent ni la peur des balles, ni la frousse des obus qui le lancèrent hors de France. Mais la seule énergie de sa conscience. Il expliqua son geste d'ailleurs dans une lettre au ministre de la Guerre : Pourquoi je suis déserteur, lettre que publia Demain, la revue d'Henri Guilbeaux.

Depuis ce temps, Samson vit à l'étranger. Vie pénible, est-il besoin de le dire, pour ce jeune intellectuel, sans métier, contraint de donner des leçons pour gagner son pain. Heureusement le soutien la présence d'une incomparable amie, d'une compagne idéale qui lui adoucit un peu l'amertume de l'exil, les souffrances de l'isolement à l'étranger.

Ce jeune homme est un poète. Il écrit ceci, cela, pour remplir ses loisirs, occuper son existence, fixer un point de sa vie, un aspect de la nature. Ah ! nulle prétention de renouer la littérature, nulle recherche absconce et loufoque. Non, de simples vers, classiques ou libres, mais toujours clairs. Parfois joliment familiers comme ce poème que l'auteur n'aime guère mais que je prise fort :

Que je vous aimais, hiver pâle,
Saison stouffieuse qu'en ses vers
Chantait Mallarmé.
Lorsque, jeune homme bien nourri
A la table de sa famille,
J'avais un bon feu !
Mais aujourd'hui que notre poète,
Compagne, n'a pas tous les jours
Sa propre plume,
Je conçois l'incommodité
Du métier d'écrire des vers
A côté de l'air.
L'été, quand on pourrait rester,
On quitte la chambre accueillante
Pour réver ailleurs ;
Et, en janvier, on n'a de bon
Que le lit à deux, où l'on songe
A bien autre chose.

Et encore celui-ci :

Est-ce donc que déjà je commencerais à vieillir
Qu'il m'arrive de croire notre amour chose naïve
On est heureux ; jour après jour, on vit ; on s'habitue
A être heureux ; on cesse d'apercevoir le grand
Miracle qu'est l'été.
On vit, — oh ! moi pesant de tout le poids mort
De la mort,
Puisque l'on s'habitue. — Ne l'oubliez pas de
Fines paroles,
Si je les dis, c'est au contraire pour en laisser
Jaillir une chose, —
Vois, je te prends la main, — pour te demander
Un peu d'aide,
Pour réapprendre, ensemble, à nous bien voir
Les yeux que nous sommes
Dans l'habitude et malgré elle, tels que nous
Nous aimons,
Avec le rythme, en nous, du miracle qui continue.

Puis des poèmes d'amour, délicatement nuancés comme ces :

PAROLES DE L'AMIE
Je t'ai donné mon âme, je t'ai donné mon corps.
Chaque minute est une offrande de moi-même.
Et pourtant je voudrais pouvoir donner encore,
Donner encore plus que moi-même.
Et de ma lassitude, ami, te voici las.
Oh ! je le sais, ce n'est qu'une minute à peine
Que tu vois lever plane sur tes chers yeux,
Et que tu es si bien, si bien, et que tu m'aimes.
Et que tu si t'écoules, eh bien ! ce n'est qu'un
Peu.

Mais mieux que toi je sens, invincible et fier,
Le désir de la vie en ton cœur jeune et fier ;

(1) En vente à la Librairie Sociale : 2 fr., franco 2 fr. 15.

Je ne l'accuse point, car il n'est pas de grande
Si les marins hardis aiment le flot amer.
Où, je le sais, ô mon enfant, c'est nous qui le
Tend plus forte en toi cette voix qui le
flaute.

Cette profonde voix de la terre vivante,
Et le rend plus sensible à la clarté du jour.
Mais voici maintenant que, brusqué, tu te lèves,
Et que pris la croisée que le soleil fait d'or,
Tu vas crispant les mains, et que la voix so-
nore,

Malgré toi, fait crier le désir de ton rêve.
Va, ô mon bien-aimé ; oui va, ô mon enfant ;
La vie multiplie le soleil et tu l'écoutes ;
Va, mon enfant, hâte-toi ! je le comprends,
Et dans l'âme n'as pas l'ombre même du
doute ;

Car tu m'aimes, enfant, mais laisse ma tristesse
Tout bas se lamenter dans mon cœur plein
d'angoisse.
Aujourd'hui, de sentir que malgré ta tendresse
Tu ne me peux donner avant que je le donne ;
Va, mon ami, oui va, — mais à ton tour com-
prends
Que je sois lasse un peu, et que tendre s'allie
En mon cœur le désir sublime et le désir
D'un amour immortel qui toujours se suffit.

On encore celui-ci qui clôt le recueil :
Comme un fruit sucré aux pépins amers,
Eût dévoré d'émotion, avait le goût d'un
Passant ambigu, un corps de femmeuse
Sous le pli correct d'un costume clair.
Elle s'arrêta, regardant sans voir ;
Mais le cœur au corps n'est guère semblable
Et me souvenant d'un jour adorable,
Par excès d'amour fidèle au devoir
Je passai. Pourtant, comme, sans éclaircir,
Un nuage obscur sur un malin triste,
En moi, sourdement, le parfum persiste
Comme d'un fruit doux aux pépins amers.

Je veux m'arrêter là. Car à relire ces vers
Je m'aperçois que je finis par tout citer.
C'est que je songe comment ils furent
écrits, là-bas en exil, par un jeune cama-
rade, rêvant à Paris, à ses jardins, à ses
amis abandonnés. Et je voudrais que vous
accueilliez ses poèmes, comme je les ai lui-
même, avec une affectueuse, cordiale,
fraternelle sympathie. Semblables vers sont
tellement éloignés de tout le fatras que nous
trouvons d'ordinaire sur la grande place lit-
téraire. Il est tellement rare de rencontrer
un homme parmi tous nos pharoses, nos
délayers de rimes ou de nouveautés rares !

Je songe aux *Écrivains combattants* d'ici
qui écrivent sous la dictée des Foch et des
Pétain *Histoire de la Grande Guerre*. Ce-
pendant que M. Christian-Frogé, littérateur
et banquier, leur casque le pognon rougi du
sang de millions de morts.

Je songe à vous, mon cher Samson, qui
êtes en exil, dans une situation financière
précaire, pour n'avoir point voulu, si peu
que ce soit, participer à l'assassinat glo-
rieux.

Et j'attends le jour où vous reviendrez
dans ce Paris, la tête haute

